

dre ses précautions pour n'être point suivi. Deux ou trois fois il s'engagea dans des allées détournées, puis, revenant sur ses pas en courant, il gagna tout d'un trait la loge de maître Le Bréant, au milieu des arbres.

Avant d'entrer, il s'arrêta et jeta son regard perçant à la ronde. Personne ne l'avait suivi. Tous les massifs voisins étaient déserts. Il crut entendre seulement un bruit de pas vers la tente indienne, qui était tout près de là. Les pas s'éloignaient rapidement. Le moment était propice. Lagardère introduisit la clé dans la serrure de la loge, ouvrit la porte et entra.

Il ne vit point d'abord mademoiselle de Nevers. Il l'appela et n'eut pas de réponse. Mais bientôt, à la lueur d'une girandole voisine qui éclairait l'intérieur de la loge, il aperçut Aurore penchée à une fenêtre et qui semblait écouter. Il l'appela. Aurore quitta aussitôt la fenêtre et s'élança vers lui.

— Quelle est donc cette femme ? s'écria-t-elle.

— Quelle femme ? demanda Lagardère étonné.

— Celle qui était tout à l'heure avec vous.

— Comment savez-vous cela, Aurore ?

— Cette femme est votre ennemie, Henri, n'est-ce pas ? votre ennemie mortelle !

Lagardère se prit à sourire.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle soit mon ennemie, Aurore ? demanda-t-il.

— Vous souriez, Henri ? Je me suis trompé ; tant mieux ! laissons cela, et dites-moi bien vite pourquoi je suis restée prisonnière au milieu de cette fête ? Aviez-vous honte de moi ? N'étais-je pas assez belle ?

La coquette entr'ouvrait son domino, dont le capuchon retombait déjà sur ses épaules, montrant à découvert son délicieux visage.